

voyageur, car celui-ci, se retournant tout à fait, répliqua :

—C'est vrai, vous avez raison, et c'est moi qui suis un butor, d'exprimer aussi crûment mon opinion.

—C'est l'opinion d'un patriote, un peu exaltée peut-être, mais que je partage au fond et à laquelle il m'arrive de me laisser aller aussi quelquefois. C'est vous dire, monsieur, que vous serez traité, non en hôte, mais en ami.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main, et ils allaient poursuivre leur conversation lorsqu'un incident vint brusquement les interrompre en attirant sur un autre point l'attention du voyageur.

Deux baigneuses venaient de sortir de l'eau et, sans s'arrêter aux cabines, traversaient en même temps la chaussée, se dirigeant vers le jardin de l'hôtel où, sans doute, d'autres retraites plus confortables leur étaient ménagées.

Elles s'avançaient, sans hâte, dans la conscience hautaine de leur miraculeuse beauté.

Car, en vérité, si dissemblantes qu'elles fussent, ces deux femmes étaient merveilleusement belles, et le plus méticuleux artiste, le dilettante le plus pointilleux n'aurait su décider laquelle l'emportait sur l'autre.

Blonde et brune, elles offraient entre elles un contraste aussi séduisant que complet et qui les faisait naturellement valoir.

Elles apparaissaient, dans l'éclat de leur teint doré par le hâle de la mer, l'une sous sa couronne d'or fauve, l'autre dans ses lourds bandeaux d'un noir bleu, telles que des créatures évoquées de quelque légende du moyen âge ou d'un conte arabe enrichi par l'imagination hyperbolique du conteur.

Elles passèrent, et le voyageur demeura immobile à sa place, sans parole et sans souffle. Il n'était pas le seul, d'ailleurs, à subir ce prestige de la beauté souveraine. La plage entière s'en était émue, et tous les regards avaient suivi dans leur retraite les deux déesses qui venaient de passer.

Ce fut l'hôte qui tira Lebreton de la rêverie où l'avait plongé ce tableau fascinant.

—Vous ne vous plaindrez pas, cette fois, j'imagine,—dit-il avec un sourire malicieux—que les étrangers ont tout pour eux. Voilà, certes, une fière revanche de la France, et, qui plus est, de la Bretagne, sur les Anglaises, les Américaines, les Autrichiennes, les Espagnoles ou les Russes qui encombre nos plages.

—Ah !—fit Lebreton,—ces dames sont des Bretonnes ?

—Oui, monsieur, et même de nos voisines. Elles habitent Morlaix, où leur famille occupe un rang considérable. Leur père, en effet, est un ancien magistrat qui a pris sa retraite et vit dans ses terres.

—Mais,—interrogea Colman,—ces dames m'ont paru avoir tous les dehors d'aisance, qui caractérise des Parisiennes tout à fait dans le "mouvement".

—Tout à fait "fin-de-siècle", voulez-vous dire ? souligna l'hôtelier avec un nouveau sourire.—Beaucoup de gens pensent comme vous, et les critiquent à qui mieux mieux, mais c'est tant pis pour les critiques.

—Prenez garde, fit Lebreton, vous m'avez tout l'air, en ce moment, de plaider les circonstances atténuantes en faveur de ces deux splendides créatures. Pour moi, je vous l'avouerai, j'accorde trop volontiers mon admiration à la beauté pour qu'il me vienne jamais à l'esprit de lui chercher des excuses.

L'hôte cessa de plaisanter, et ce fut d'un accent de profond respect qu'il reprit :

—Non, monsieur, je ne cherche aucune excuse à la beauté des dames Ferreix. Quoi qu'essaient d'insinuer les langues les plus venimeuses, il n'y a rien, absolument rien à dire sur leur compte, et n'était leur éducation manifestement parisienne ainsi que vous l'avez tout de suite remarqué, on n'aurait qu'à les louer sur tous les tons.

Elles sont belles, et elles le savent. Est-ce un si gros péché ? Ce qui est certain, c'est que la beauté de ces jeunes femmes ne les empêche pas d'être la providence des malheureux.

—Ah ! dit le voyageur avec une nuance d'émotion

dans la voix, elles sont aussi bonnes que belles ! Tant mieux, et gloire à notre terre bretonne qui voit s'épanouir de telles fleurs !

Il se tut. Les deux jeunes femmes, objet de leur entretien, avaient repris leurs toilettes de ville, de simples et élégantes robes de toile et des chapeaux de la plus modeste paille. Elles s'avancèrent vers l'hôte et parurent hésiter en voyant l'hôte en conversation suivie avec le voyageur.

Lebreton les tira d'embarras en s'écartant discrètement. Alors, la dame blonde s'approcha de l'hôtelier et demanda :

—Monsieur Kerjan, savez-vous si la voiture pourra être prête à deux heures ?

Kerjan salua et gardant son chapeau à la main, répondit avec une sympathie très marquée.

—Mademoiselle, j'ai donné mes ordres en conséquence, et je ne vois rien qui s'oppose à votre désir.

La phrase était fort bien tournée et amena un sourire sur la jolie bouche rose. La jeune fille s'écria :

—Bravo, M. Kerjan ! On voit bien que vous êtes poète à vos heures. Vous parlez le français comme un Normalien.

Cela fut dit avec un accent de gaieté charmante et communicative qui mit l'hôte en bonne humeur. Lebreton, qui avait penché la tête et s'était détourné un instant, releva les yeux. Il tressaillit.

Celle des deux jeunes filles qui n'avait pas parlé, la brune, le considérait avec attention du fond de ses prunelles sombres.

II

LA LÉGENDE DE ROSMEUR

Colman Lebreton se détourna derechef, afin de rompre le charme. Il lui avait semblé que de ces beaux yeux noirs se dégageait un fluide subtil qui l'enveloppait et le pénétrait en même temps.

Un son de cloche venu de l'hôtel émut tous les spectateurs de la plage. Kerjan, s'éloignant de la jeune fille blonde, tandis que celle-ci se rapprochait de sa sœur, vint à son hôte de passage.

—Voici le déjeuner qui sonne, monsieur. Vous pouvez prendre, si vous le voulez, votre place à la table d'hôte.

—Merci, monsieur, répondit Colman, après déjeuner, je vous demanderai quelques renseignements.

—Je vous les donnerai de grand cœur, monsieur, si j'y puis satisfaire.

Les deux hommes se séparèrent sur cette parole et le voyageur entra dans la salle à manger, bientôt suivi par l'affluence des baigneurs, au nombre desquels se trouvaient les belles jeunes filles. Auprès d'elles vint s'asseoir une dame à cheveux blancs, dont la beauté encore florissante et la souveraine distinction disaient assez qu'elle devait être leur mère.

Tout en mangeant silencieusement, le jeune homme percevait des brides de conversations engagées auprès de lui. Il est assez rare que ces entretiens de table d'hôte roulent sur des sujets d'une grande élévation. Celui du public cosmopolite qui fréquentait la grève de Saint-Efflam ne faisait point exception à la règle.

On parlait du pays des alentours, des stations similaires et des avantages qu'y trouvent les voyageurs. Les uns vantaient la beauté des plages, les autres le confortable ou le bon marché des hôtels. Quelqu'un éleva la voix et dit :

—Pour le bon marché et même le confortable, à ce prix-là, bien entendu, aucune maison ne peut lutter contre celle des frères Garmin, à Keravilio.

—C'est vrai,—répliqua un autre.—Mais les patrons de l'hôtel sont si désagréables qu'on ne se plaît guère à entrer en relations avec eux. Ce sont de véritables brutes. L'année dernière, ils ont à moitié assommé un voyageur qui leur avait fait de très légitimes remontrances. Les voituriers ne se soucient pas d'y descendre et ils sont la terreur des environs.

Une troisième personne, une femme cette fois, apporta les dires des deux interlocuteurs.

—Ce que vous dites, monsieur, est tout à fait exact. Moi qui vous parle, j'ai dû m'enfuir de l'hôtel, il y a

deux ans, tant j'ai eu peur que ces deux méchant hommes ne me fissent un mauvais parti. Et cela parce que je les payais en billets de banque.

Une exclamation interrompit la voix de la voix de la narratrice.

—Oh ! vous exagérez ? Ce n'est pas possible.

Mais la dame, piquée peut-être par ce doute de l'auditoire, reprit avec vivacité :

—J'exagère si peu que si vous voulez interroger à ce sujet le garçon qui nous sert et qui était témoin du fait, il pourra vous raconter et même vous dire qu'il m'a conduite à Lannion, où j'ai dû aller pour "faire de la monnaie".

On appela le garçon, un adolescent de quinze à seize ans, à la mine éveillée et docile. Il confirma en tous points le récit de la dame et, comme il insistait sur les détails, il expliqua que ces Garmin n'étaient point du pays, qu'ils venaient d'Alsace, peut-être de plus loin, ainsi que l'indiquait leur accent allemand très prononcé, et n'étaient établis à Keravilio que depuis cinq ou six ans, environ un an après le crime commis à Rosmeur.

—Quel crime ? quel crime ? réclamèrent les baigneurs, alléchés par l'histoire d'un récit palpitant.

—Je ne saurais pas vous raconter cela, messieurs—répondit l'adolescent,—parce je n'étais pas au pays à cette époque, j'étais chez un oncle à Brest. Mais je sais seulement qu'on trouva dans les bois du château une jeune femme assassinée que personne ne put reconnaître, mais qu'on avait vue la veille de passage à Lannion.

—Et l'assassin, est ce qu'on ne le prit pas ?

—Non, messieurs, on ne découvrit jamais l'assassin. Ce ne devait pas être un homme du pays.

Les curieux étaient désappointés. Le premier des baigneurs qui avait parlé de Keravilio essaya de les consoler.

—Bah ! Il n'y a pas d'importance à attacher à de tels récits. Chaque point de la côte de Bretagne peut en offrir l'équivalent. Les histoires de ces régions sont toutes plus sanglantes et plus lugubres les unes que les autres. Mais j'ai remarqué qu'elles ont ce lien commun de présenter toujours une femme mystérieuse et mystérieusement assassinée par des criminels qu'on n'a jamais pu retrouver.

Quelques auditeurs crurent devoir rire de cette facétie. L'un d'eux fit même cette réflexion spirituelle :

—Il faut croire que la police est bien mal faite dans ces parages, ou que les gendarmes y sont bien maladroits !

L'auteur de cette judicieuse remarque était un de ces braves badauds parisiens qui, à Paris, s'évertuent à critiquer les faits et gestes des administrations, et, hors de Paris, ne perdent pas une occasion de vanter les avantages du progrès, la sécurité des voies, les commodités de la circulation, de l'éclairage électrique, etc., etc., dont jouit la capitale.

—C'est égal, s'écria un troisième baigneur, je veux voir ces hôteliers terribles et ces bois de Rosmeur, et je les verrai pas plus tard que ce soir. Qui m'aime me suive !

—C'est cela, s'exclama-t-on de tous côtés. Il faut y aller en excursion aujourd'hui même, en bloc. Nous verrons bien un peu de quel air nous accueilleront ces ogres.

La motion fut adoptée par acclamations. On a si peu d'occasions de se distraire en ces coins perdus, aujourd'hui mis en vogue par l'engouement du public, que la population, essentiellement superficielle et légère qui se presse aux bains de mer, saisit toutes les occasions aux cheveux.

Les baigneurs s'assemblèrent sur-le-champ, se formèrent en groupes, et trois des messieurs qui avaient ouvert la conversation furent aussitôt délégués pour se procurer les moyens de transport nécessaires.

Plestin est trop voisin de Saint-Efflam pour qu'on n'y coure point lorsqu'il s'agit de louer des voitures.

Cette décision tumultueuse de la foule parut ne point charmer Lebreton, car ses sourcils eurent un rapide froncement. Il remarqua pourtant que les dames Ferreix s'étaient abstenues de prendre part à l'entretien, et il lui sembla que, de leur côté, elles ne